SUR LA PERSÉVÉRANCE

APRÈS LA PREMIÈRE COMMUNION.

Hæc est dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.
C'est ici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse. Ps. CXVII, 24.

Que ce jour est beau, mes chers Enfants! qu'il est doux, qu'il est glorieux pour vous, et que la mémoire doit vous en être chère et précieuse à jamais! Enfin vous les avez goûtées, les douceurs célestes d'une première communion animée des sentiments d'une foi vive et d'une piété également tendre et respectueuse. Il est descendu dans vos âmes, le Roi de gloire, pour y verser l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions; il est à vous comme vous êtes à lui; et si l'Église appelle particulièrement le jour du Seigneur celui de sa résurrection glorieuse qui fut le triomphe de sa puissance, n'est-il pas aussi bien particulièrement pour vous le jour du Seigneur, celui où il est venu dans vos cœurs pour y consommer le triomphe de son amour? *Hæc est dies, etc.* Que j'aime à me représenter par la pensée ce moment où vous avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ! D'abord comme abîmés dans la majesté du grand Dieu que vous veniez de recevoir, vos premiers sentiments ont été ceux d'une adoration profonde; pour vous le monde n'était plus, vous étiez seuls avec votre Dieu. Bientôt l'amour enflammant votre cœur, vous vous êtes entretenus avec ce Dieu de bonté, lui exposant vos besoins, et lui témoignant votre tendre confiance avec toute la candeur d'un enfant qui parle au meilleur des pères. Ensuite la reconnaissance dilatant

votre cœur, vous auriez voulu, ce semble, publier dans le monde entier les miséricordes du Seigneur, inviter toutes les créatures à répéter avec vous que c'est vraiment ici le jour du Seigneur : *Hæc est dies, etc.*

Mais où ne m'entraînerait pas, chers Enfants, le doux plaisir de célébrer votre bonheur? S'il m'est permis de me réjouir un moment avec vous, il ne faut pas que j'oublie les salutaires leçons que vous doit mon ministère. Le même apôtre qui nous apprend à nous réjouir dans le Seigneur, nous avertit aussi d'opérer notre salut avec crainte et avec tremblement (1). Hélas! pourquoi faut-il que des idées d'inquiétude et d'alarme viennent se mêler aux sentiments de la joie, et que l'éclat de ce beau jour soit comme obscurci par les nuages du redoutable avenir! Non, je ne me défie pas de vos dispositions présentes; je crois à la sincérité des sentiments qui vous animent; vous êtes saints et purs; mais le serez-vous toujours? Triste incertitude, mes chers Enfants! Il n'en est pas un seul parmi vous qui ne soit en ce moment pénétré pour le Seigneur de l'amour le plus sincère et le plus tendre, pas un seul qui ne forme le dessein de marcher avec courage dans les sentiers de la vertu; et ces heureux sentiments, vous les devez à votre Dieu, qui vous a prévenus de ses dons et de ses faveurs; vous les devez encore aux dignes ministres dont le zèle aussi doux, aussi ardent qu'éclairé, ne cesse de travailler à votre sanctification; et quel ne sera pas, à leur égard, votre respect et votre reconnaissance! Généreux Enfants, dans l'ardeur qui vous anime, n'aimeriez-vous pas mieux expirer au pied de ces autels que d'être infidèles à votre Dieu? Oui, volontiers empruntant les paroles du vieillard Siméon tandis qu'il tenait dans ses bras le Sauveur du monde, vous diriez : Seigneur, c'est maintenant que vous pouvez m'appeler à

(1) Philip. II, 12.

aime mieux garder au dedans de lui-même un poison qui le ronge et le dévore, que de s'en délivrer par un remède salutaire qu'il fuit. Mais combien de fois faudra-t-il se présenter, dans le cours de l'année, au tribunal de la réconciliation? Je ne puis que vous conseiller de suivre les avis de ceux qui ont dirigé vos consciences. Ce qu'on peut vous dire, en général, c'est de ne pas différer la confession de vos fautes, du moment que vous vous sentez grièvement coupables; c'est que la confession est un puissant remède, même contre les fautes légères; c'est qu'il faut se défier étrangement de ces confessions qui sont si rares. Croyez-moi, on ne fait pas bien ce que l'on fait si rarement. Mères chrétiennes, je réclame en ce moment votre vigilance. C'est à vous à déployer ici une sage fermeté, à prévenir les négligences qui pourraient devenir si funestes; et quel usage plus touchant pourrez-vous faire de l'autorité que vous donnent, de concert, la nature et la religion, que de l'employer à la sanctification de vos enfants? C'est leur intérêt, c'est le vôtre. Oui, dès qu'un enfant abandonne la confession, il ne tarde pas à devenir dissipé, indocile, vicieux, jusqu'à ce qu'enfin on le voie courir à grands pas dans les voies de l'égarement et de la perdition.

Un troisième exercice de la vie chrétienne, c'est la lecture spirituelle. Je voudrais, mes Enfants, que vous eussiez assez de zèle pour ne laisser passer aucun jour sans faire quelque lecture édifiante. C'est là que les saintes maximes nourriraient votre piété, et que de saints exemples encourageraient votre faiblesse. Votre livre serait un ami fidèle, qui vous avertirait de vos défauts, vous aiderait à vous relever de vos chutes, vous ranimerait dans vos langueurs, vos consolerait dans vos peines, et qui vous mettant sans cesse devant les yeux la couronne immortelle promise à la fidélité, vous y ferait tendre avec force et courage. Souvent, après la dissipation presque

inséparable du commerce ordinaire de la vie, on éprouve le désir de rentrer au dedans de soi-même; hé bien, votre livre viendrait vous aider à vous recueillir, à bien vous connaître. Un livre de piété est un censeur qui ne pardonne rien, et qui pourtant n'offense jamais; qui vous fait rougir de vos fautes sans blesser votre vanité, et qui, sans se rendre importun, a le privilége de vous mettre devant les yeux le tableau de toutes vos faiblesses. Si je voulais vous conseiller ici quelque lecture particulière, je conseillerais sur toutes choses celle de la Vie des Saints. C'est là que la morale évangélique est comme mise en action. Et qui ne sait pas que l'exemple a bien plus de pouvoir que le précepte? Qui n'a pas senti, par sa propre expérience, que ce genre de lecture a le double avantage de plaire à l'esprit en formant le cœur? Je sais que dans la Vie des Saints tout n'est pas également imitable, et je n'entends pas favoriser ici les excès d'un zèle indiscret; mais on y trouve toujours des choses à imiter; mais on peut se pénétrer des sentiments de foi, de charité, d'humilité, de douceur qui animaient les saints dans leur conduite; et en voyant ce qu'ils ont fait pour mériter le ciel, on apprend à rougir du peu que l'on fait soi-même. La lecture de la vie du Saint du jour est bien courte, et pourtant vous ne sauriez croire combien elle est féconde, dans les familles, en fruits de grâce et de salut. Ecoutez ce que saint Augustin nous raconte à ce sujet dans ses Confessions. Augustin était à Milan avec Alype son ami. Un jour, un de leurs compatriotes d'Afrique, nommé Pontitien, va les visiter dans leur logis. Celui-ci leur raconte comment deux officiers de la cour de l'empereur s'étaient entièrement convertis à Dieu, en lisant la vie de saint Antoine. Augustin écoute ce récit avec avidité; il est ému, il sent des agitations violentes; le trouble de son âme se peint sur son visage. Tout à coup il se tourne vers Alype d'un air enflammé : Mon ami, qu'est-

ce donc que nous venons d'entendre? Quoi! des ignorants ravissent le ciel, et nous, avec toute notre science, nous sommes assez misérables, assez lâches pour demeurer abîmés dans la chair et le sang! Dans le trouble qui l'agite, il s'avance vers un jardin, suivi d'Alype; mais, son agitation croissant toujours, il s'éloigne de son ami et va seul s'asseoir par terre sous un figuier. Là il éprouve d'inexprimables angoisses; il s'élève dans son cœur comme une tempête furieuse, il verse un torrent de larmes; il se relève converti (1). Voilà comme l'histoire de la vie d'un saint solitaire opéra la conversion de deux officiers que des emplois considérables attachaient au monde, et comme elle contribua à consommer celle d'Augustin. Voulez-vous un autre exemple plus récent et non moins connu? Ignace de Loyola avait porté les armes dans sa jeunesse; il est blessé en défendant pour l'Espagne une place que les Français assiégeaient. Obligé de faire panser sa blessure, il se voit condamné à vivre quelque temps dans le repos. Pour lui c'est un supplice que d'être sans occupation; il demande un roman pour se divertir. Heureusement, il ne s'en trouve pas dans la maison; on lui apporte la Vie de Jésus-Christ et des Saints. D'abord, il n'y prend aucun plaisir, ensuite il la goûte; surtout il remarque que les Saints dont il a lu la vie n'étaient pas d'une autre nature que lui. Il sent un grand combat au dedans de lui-même; il est déchiré par les plus vives inquiétudes, attiré par la grâce, attiré par le monde. Bientôt la grâce triomphe, et Ignace aura dû à la lecture de la Vie des Saints le bonheur de devenir lui-même un des plus grands saints des derniers siècles.

Enfin, mes chers Enfants, aux pratiques que je viens de vous rappeler, joignez la vigilance sur vous-mêmes. Sans m'étendre beaucoup sur cette importante matière,

(1) Confess. lib. VIII, cap. VI, et seq.

qu'il me soit permis d'entrer ici dans quelques détails que je crois nécessaires. Je le sens bien, mes chers Enfants, des préceptes, des leçons, des règles de conduite ont je ne sais quoi de triste et d'austère qui ne paraît pas s'accorder avec la sainte allégresse que ce jour inspire. Il semble que je ne devrais m'épancher ici avec vous qu'en sentiments de reconnaissance, d'amour et de joie; mais, après tout, qu'importe une joie passagère? Je voudrais qu'elle fût durable pour vous, et pour cela je ne connais qu'un moyen, c'est de ne pas laisser affaiblir la piété dont vous êtes pénétrés aujourd'hui. Être en garde contre les tentations pour ne pas y consentir, contre les mauvais discours pour en arrêter les impressions, contre les mauvais exemples pour ne pas être séduit, contre les compagnies dangereuses pour ne pas s'y laisser entraîner; être en garde contre cet amour de l'indépendance si opposé au joug salutaire de l'Évangile, et contre ce fonds naturel d'indolence et de paresse qui nous fait préférer les douceurs d'une vie commode et facile aux sacrifices que demande la vertu; être en garde contre de premières négligences qui en amènent de plus grandes, contre les vices naissants pour en arrêter les progrès, contre des fautes légères qui, sans donner la mort à notre âme, affaiblissent en elle la charité; voilà en quoi je fais consister particulièrement pour vous la vigilance chrétienne. Sans elle la ferveur se ralentit insensiblement, le goût de la piété s'émousse, l'impression des vérités saintes s'efface; on ne les voit plus que dans le lointain, et comme à travers les nuages; on commence par la négligence, on continue par le dégoût, on finit par l'abandon de toutes les pratiques de la piété chrétienne. Rarement on débute par de grandes fautes; on n'est pas tout à coup précipité du faîte de la piété dans la boue des passions les plus viles. Le mal a ses commencements et ses progrès; d'abord c'est une pensée à demi consentie, c'est un désir

faiblement réprimé, c'est une parole qui n'est point assez modeste, c'est un regard indiscret, c'est une liberté dangereuse, c'est une légère envie de plaire, c'est une lecture funeste, c'est une action voisine du crime : ainsi l'âme arrive par degrés à cet état d'abattement et de faiblesse qui l'expose à faire le plus triste naufrage. Vous êtes négligent dans la prière, vous l'abandonnerez entièrement; vous ne fréquentez les sacrements de l'Eglise que de loin en loin, et comme par coutume, vous vous éloignerez entièrement de la table sainte; vous souriez à des paroles dissolues, vous en souillerez votre bouche; vous commencez par des chansons trop tendres, vous finirez par les plus voluptueuses; vous commencez par des lectures dangereuses, vous finirez peut-être par les plus criminelles; et tel en est venu aux désordres les plus scandaleux, qui avait commencé par des jeux peu décents. On a beau se le dissimuler; telle est la marche ordinaire, tels sont les progrès du vice. Je le répète encore: on commence par les petites fautes, on finit par les grandes. Combien, dans le monde, de chrétiens autrefois très-pieux, aujourd'hui très-corrompus, dont je viens de faire l'histoire en abrégé; et trop souvent l'éducation, le rang et la naissance n'ont pas mis à couvert de ce qu'il y avait de plus extrême. Mes chers Enfants, vos âmes encore neuves n'ont pas été flétries par le souffle du vice, ou si elles en ont reçu quelque atteinte, tout a été heureusement réparé; les impressions n'ont pu être que légères. Le point capital pour vous, c'est de vous précautionner contre l'avenir, c'est d'empêcher le vice de pénétrer dans vos âmes. Dans le commencement de la passion, la résistance est facile. Alors un premier triomphe peut terrasser, quelquefois pour toujours, l'ennemi de vos âmes; mais, s'il vient à s'emparer de votre cœur, s'il y établit son empire par de criminelles habitudes, que de peines et de travaux ne vous en coûtera-t-il pas pour le chasser; et qui sait même

si jamais vous aurez le courage de l'entreprendre? Voyez-vous cet arbre encore jeune et qu'on vient de planter; il suffit des faibles efforts d'un enfant pour le renverser; mais laissez-le croître, il étendra ses racines au loin dans les entrailles de la terre, et portera sa tête dans les nues; il bravera les efforts de la tempête, et ce n'est que par de longs et pénibles travaux que les hommes viendront à bout de le déraciner. On ne sent pas assez, mes Enfants, la nécessité de s'opposer aux vices dès leur origine, et de ne cesser de veiller contre un ennemi toujours prêt à nous combattre. N'oublions pas que la perte d'une âme commence au moment même où sa vigilance s'affaiblit. Ne prétendons pas être plus sages que la sagesse même. Or, c'est elle qui nous dit que celui qui se néglige dans les petites choses tombera peu à peu : *Qui spernit modica, paulatim decidet* (1) : maxime bien connue, mais qui n'est pas assez sentie.

Veillez donc sur vous-mêmes : veillez sur vos sens; ce sont là comme les portes par où l'ennemi cherche à pénétrer dans vos âmes. Veillez sur vos yeux, à l'exemple du chaste Job qui nous apprend lui-même qu'il avait fait un pacte avec ses yeux, pour ne rien fixer qui pût alarmer la pudeur (2). Veillez sur vos oreilles; qu'elles soient, pour parler avec l'Écriture (3), entourées d'une haie d'épines qui en éloigne les paroles licencieuses, et ne livre passage qu'aux paroles sages et décentes. Veillez sur votre langue, afin qu'elle ne s'échappe jamais en discours de médisance, de colère ou de libertinage; cette langue sur laquelle a reposé la chair virginale de Jésus doit-elle se rouler dans une fange impure? Veillez sur votre esprit, pour en écarter le tumulte, l'égarement ou le danger des folles pensées. Veillez sur votre cœur, afin que si jamais les impressions involontaires du vice arrivent jusqu'à lui,

(1) Eccli. XI, 1. — (2) Job. XXXI, 1. — (3) Eccli. XXVIII, 28.

vous; votre serviteur est prêt à quitter la terre. O si vous prévoyez que je doive être infidèle à votre loi sainte; si, enfant ingrat et rebelle, je dois manquer à l'amour que mérite le meilleur des pères; ô mon Dieu, bornez ici ma carrière, et ne prolongez pas des jours qui ne seraient point employés à vous aimer; aujourd'hui mon âme est en paix, et, s'il faut mourir, je mourrai dans le sein de votre amour : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace* (1). Qu'importe de vivre pour vous offenser, ô mon Dieu? et qu'ai-je à faire encore sur la terre? Mes vœux sont remplis; je l'ai vu celui qui est le salut du monde, ou plutôt je le possède dans mon âme; non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : ô mon Dieu, ou mourir ou vous aimer, c'est le vœu de mon âme. Puisse ce désir, mes chers Enfants, être aussi durable qu'il est aujourd'hui sincère! Ce que nous savons, c'est que Dieu ne vous abandonnera pas le premier, et qu'avec le secours de la grâce vous pouvez persévérer dans la piété qui vous anime aujourd'hui. Mais quels en sont les moyens, voilà ce que nous venons vous apprendre, et ce qui va faire le sujet de ce court entretien.

Vierge sainte, les voilà ces tendres Enfants qui aujourd'hui sont devenus plus particulièrement les vôtres par leur union avec Jésus-Christ leur frère, et votre fils. Montrez que vous êtes particulièrement leur mère, en demandant, en obtenant pour eux la grâce de se bien pénétrer des vérités saintes qu'ils vont entendre, et desquelles, j'ose le dire, dépend leur véritable bonheur. *Ave Maria.*

Lorsque le Seigneur eut autrefois publié sa loi sainte sur la montagne de Sinaï, Moïse fit dresser un autel environné de douze colonnes qui représentaient les douze

(1) Luc. II, 29.

tribus d'Israël, et comme c'était la coutume de sceller les traités par le sang des victimes, il immole des hosties pacifiques. Il prend ensuite le livre de l'alliance, en fait lecture devant tout le peuple qui l'écoute en silence, et qui, après l'avoir entendu, s'écrie : Nous ferons ce que le Seigneur a dit. Alors Moïse prend du sang des animaux immolés, en fait une aspersion sur le livre de la loi et sur le peuple, en disant : C'est ici le sang de l'alliance que Dieu a faite avec nous (1). Or voilà, mes chers Enfants, une image frappante de l'auguste cérémonie à laquelle aujourd'hui vous avez tant de part. Dieu était sur son trône; vous vous êtes avancés jusqu'au pied des tabernacles où sa majesté repose; ses ministres, comme d'autres Moïse, vous ont parlé en son nom; ils vous ont fait connaître ses volontés saintes, et vous avez promis d'y être fidèles. Ce n'est point ici une promesse vaine; c'est un contrat divin, irrévocable; les anges en ont été les témoins; le ciel l'a ratifié; oui, vous avez promis à votre Dieu de le servir comme votre maître, de l'aimer comme votre père; et le Seigneur, dans sa miséricorde, s'est engagé à vous traiter comme ses serviteurs et ses enfants. Le prêtre n'a pas répandu sur vous le sang des boucs et des taureaux; mais le sang du Seigneur sans tache a coulé sur l'autel, et il a, pour ainsi dire, scellé le contrat de votre alliance avec Dieu. Fut-il jamais un engagement plus solennel et plus sacré? Vous sentez tous l'obligation d'y être fidèles; tous vous êtes empressés de connaître les moyens de persévérer avec courage dans les sentiments qui vous animent, et ces moyens je viens vous les exposer en peu de mots, m'attachant surtout à ne rien dire que vous ne puissiez aisément comprendre. Les moyens de persévérance, je les réduis à deux : la fidélité aux pratiques les plus communes de la vie chrétienne, et la vigilance sur soi-même.

(1) Exod. XXIV, 3 et seq.

Ce serait une bien funeste illusion que de prétendre se sauver par les moyens de son choix, et non par les moyens que le Seigneur a établis pour notre sanctification. Or, je remarque d'abord qu'un des moyens de salut et de persévérance dans la vertu, le plus indispensable, le plus puissant, le plus conforme aux vues de la Providence, c'est la prière. Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez à la porte et l'on vous ouvrira (1); telles sont en même temps et les ordonnances et les promesses de Jésus-Christ, notre divin législateur. Qui demande reçoit; qui ne demande pas ne reçoit pas: voilà la conduite ordinaire de la Providence dans le gouvernement des âmes. Priez donc, mes chers Enfants, tous les jours, si vous voulez recevoir les grâces qui sont nécessaires à votre faiblesse pour persévérer dans la justice; priez le matin, et qu'après votre réveil, votre premier mouvement soit d'élever votre âme vers le Seigneur. Ne doit-il pas vous paraître bien juste de le remercier du repos que vous venez de prendre, du jour qu'il vous accorde encore, de le lui consacrer tout entier, de lui demander la grâce de le passer dans sa crainte et dans son amour, et de répandre sur vos parents ses plus douces bénédictions? Prenez garde ici : Dieu est jaloux des prémices de votre journée; il demande de vous que votre première action soit la prière; la différer, c'est s'exposer à l'omettre ou à ne la faire que dans le trouble et le tumulte de mille pensées diverses. Il semble que quelques moments après le réveil, l'esprit, fortifié par le repos de la nuit, ait plus de vigueur et d'agilité pour s'élever à Dieu; c'est alors que l'esprit étant plus calme, la prière semble partir d'un cœur pur comme un encens d'agréable odeur, et qu'elle est ce cri du juste qui perce les nues, comme une flamme vive qui s'élève dans les cieux,

(1) Matth, VII, 7.

pour parler avec le Sage, monte jusqu'au trône de Dieu, et en fait descendre la grâce et la miséricorde. Que j'aime à me représenter ici une mère chrétienne, pleine d'une tendre sollicitude pour le salut de ses enfants, priant au milieu d'eux et avec eux; elle prie pour ces doux objets de son amour, ils prient pour elle, et cette communication de vœux et de sentiments entretient, enflamme leur tendresse mutuelle. O parents chrétiens, priez pour vos enfants; enfants, priez pour vos parents : ce sont là des prières que le ciel exauce. Priez encore sur la fin de la journée; que la paresse, l'insouciance ou le dégoût ne vous fassent jamais négliger une pratique aussi sainte! Ne devez-vous pas remercier le Seigneur de vous avoir conservé la vie, lui offrir le sommeil que vous allez prendre, lui demander la grâce de vous endormir dans le sein de sa miséricorde? et que savez-vous si vous verrez le lendemain, et si le lit de votre repos ne sera pas votre tombeau? Priez avant et après vos repas; quoi de plus naturel que de témoigner à Dieu votre reconnaissance pour les bienfaits qu'il vous a accordés? Hélas! elle s'est donc perdue au milieu de nous, cette coutume de nos pères, si louable et si belle, de sanctifier par la prière les repas ordinaires, et d'adresser des actions de grâces au Dieu qui nous nourrit! Priez enfin au milieu de vos occupations, de vos travaux, des devoirs ordinaires de la vie domestique et civile; non qu'il faille à tout moment tomber à genoux devant le Seigneur et réciter des formules de prières, ce n'est point ainsi que je l'entends, mais ne pouvez-vous pas de temps en temps élever votre cœur vers le Seigneur? une pensée de l'esprit, un désir du cœur, un regard vers le ciel, suffisent devant celui qui n'a pas besoin de nos paroles pour nous comprendre. Vous en coûterait-il beaucoup de lui dire : Mon Dieu, donnez-moi la grâce de vous aimer; mon Dieu ne permettez pas que je vous offense; mon Dieu, préservez ma jeunesse de tout

danger; mon Dieu, ne souffrez pas que je sois assez ingrat pour oublier vos bienfaits ; mon Dieu, ne laissez pas éteindre dans mon cœur ce feu que vous y avez allumé dans votre miséricorde : prières courtes et vives, qui seront pour vous une source de grâces et de consolations? Surtout dans les jours consacrés spécialement au culte du Seigneur, rendez-vous dans son temple pour y assister aux prières publiques ; c'est vraiment ici la maison de Dieu ; c'est ici qu'il aime à répandre ses dons et ses faveurs avec plus d'abondance. En revoyant ces autels et ce sanctuaire, vous direz : C'est là que pour la première fois je participai à la divine Eucharistie, et que je contractai à la face du ciel et de la terre l'engagement de servir le Seigneur tous les jours de ma vie. Ce que je viens de vous dire, mes chers Enfants, vous le saviez déjà ; mais comprenez-vous bien qu'à votre fidélité à ces choses simples et communes est attaché en très-grande partie le don inestimable de la persévérance? Sortez de cette instruction bien convaincus que votre salut dépend beaucoup de ces pratiques usuelles et peu remarquées, et je croirai que cette instruction n'a pas été inutile au salut de vos âmes. Oui, j'ose vous le prédire, si vous abandonnez la prière, votre âme est dans le plus grand danger de se perdre ; dès lors, vous vous placez hors des voies ordinaires de la Providence ; vous voudrez vous soutenir dans la piété sans prendre les moyens établis pour votre sanctification, vous périrez, semblable au voyageur imprudent qui abandonne la route sûre et connue pour s'égarer en des chemins détournés et périlleux. Je vous le demande à vous-mêmes, que penseriez-vous d'un pauvre qui serait dans le dénuement le plus absolu de toutes choses, et qui refuserait de tendre la main aux passants pour solliciter leurs secours, aimant mieux, par orgueil, mourir de misère et d'inanition? Hé bien, il y a longtemps que saint Augustin a dit que nous sommes devant Dieu comme des mendiants (1) dont les besoins renaissent sans cesse. Assis à la porte du père de famille qui a les yeux ouverts sur ses enfants, adressez-lui vos vœux et vos demandes, il les exaucera ; les mains du Seigneur sont pleines de dons et de faveurs, mais elles demeurent fermées pour celui qui ne prie pas. Prions, et ses divines mains s'ouvriront, et la bénédiction du ciel tombera sur la terre : *Aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione* (2).

A la prière joignez la fréquentation des sacrements. Il se présente ici une réflexion bien simple et bien salutaire. Dites-moi, mes Enfants, si vous êtes aujourd'hui dans l'amitié de Dieu, si vous avez eu le bonheur de le recevoir dans une âme pure, à quoi le devez-vous principalement?

N'est-ce pas à l'usage de la confession, aux sages avis d'un directeur éclairé, aux saintes instructions que vous entendiez de sa bouche, et qui, en même temps qu'elles portaient la lumière dans votre esprit, enflammaient votre cœur? Hé bien, ces heureuses dispositions se soutiendraient par les mêmes moyens qui les ont fait naître. Mais qu'arrive-t-il? le voici. Un enfant est-il paresseux à cet âge où les passions sont plus vives et les tentations plus délicates, il se laisse aller aux attraits du plaisir ; il néglige les exercices ordinaires de la vie chrétienne, sa piété s'affaiblit, il tombe dans une faute grave ; sa conscience, encore timide et alarmée, sent l'aiguillon du remords, mais la honte le retient. Le démon, qui l'avait rendu hardi pour faire le mal, le rend pusillanime pour le déclarer ; il ne se confesse pas ; le péché est toujours vivant dans son âme, il y pousse des racines profondes, il y fait des ravages qui peut-être ne finiront jamais. Malheureux ! il n'ose pas déclarer son péché, c'est-à-dire qu'il refuse de recourir au médecin quand il est malade, et qu'il

(1) Serm. LXXXIII, n. 2. — (2) Ps. CXLIV, 16.